

Mère Véronique

(1922 - 2004)

Madeleine Delebarre est née à Lillers (Pas-de-Calais) le 17 mai 1922, dans une famille rurale très chrétienne. Après une bonne formation intellectuelle, elle sert l'Église dans le mouvement de la Jeunesse Agricole Chrétienne Féminine (JACF), notamment comme Secrétaire nationale. À 28 ans, en 1950, elle entre au monastère de la Coudre, à Laval (Mayenne).

Dès sa profession solennelle en 1955, elle est nommée cellérier. La situation économique du monastère est alors difficile. En quelques mois, elle transforme la fromagerie, assainit la situation financière, améliore les conditions de travail de ses sœurs. Elle entreprend ensuite d'importantes restaurations au monastère qui culmineront à la construction d'une hôtellerie.

En 1965, elle est élue abbesse. C'est la fin du Concile et le début de l'aggiornamento. Mère Véronique va s'y investir aussitôt, commençant par l'œuvre, importante et délicate, de l'unification choristes-converses, dès les mois qui suivent son élection. Présidente de la Région Nord-Europe de 1969 à 1984, elle élargit son action au-delà de son propre monastère : ainsi ce fut sous sa responsabilité que furent lancés les « Séminaires de Laval », sessions de formation pour les maîtresses de novices, qui durèrent une bonne dizaine d'années.

Dès le début de son abbatiat, les entrées furent nombreuses, ce qui permit de fonder en 1968 la communauté de Grandselve au Cameroun et d'ouvrir en 1981 l'annexe du Jassonneix en Corrèze.

Mère Véronique a reçu et formé plus de la moitié de la communauté actuelle de La Coudre, s'attachant à l'enraciner fortement dans la tradition monastique et cistercienne.

Après 23 ans d'abbatiat, atteinte dans sa santé, elle remet sa charge, en 1988. Elle se retire alors au Jassonneix dont elle sera supérieure de 1996 à 2003. Elle y continuera un ministère d'écoute et de compassion auprès des personnes qui la visitent dans le petit magasin de l'annexe.

De plus en plus fatiguée, d'abord hospitalisée, puis ramenée au Jassonneix, c'est là qu'elle arrivera au terme de son chemin pascal le 3 février 2004. ■

En 2001, le père Nicolas RISSO présentait plusieurs émissions, diffusées sur RCF Corrèze, où il interviewait mère Véronique (Madeleine Delabarre), du monastère du Jassonneix. En voici de longs extraits.

P. Nicolas RISSO : Mère Véronique, il y a plus de 20 ans que vous êtes ici ?

Mère Véronique : Non, il y a 13 ans que je suis au Jassonneix, mais il y a 20 ans que le Jassonneix est une communauté cistercienne.

P. Nicolas RISSO : Cette aventure, comment a-t-elle commencé ?

Mère Véronique : Nous étions une grande communauté à Laval, environ 80, et il y avait ici une personne qui possédait ce domaine. Elle n'avait pas d'héritier et elle rêvait de le donner à des frères ou des sœurs qui auraient pu en faire une maison d'accueil et de prière. Par relations, elle nous a demandé si Laval accepterait d'envoyer un essaim de sœurs car il n'y avait rien dans cette région qui pouvait faire cet office d'accueil et de prière monastique. Alors, avec l'accord de la communauté, de nos supérieurs, et même du chapitre général, en 1981 nous en avons fait une

maison annexe de Laval. Ce n'est pas à proprement parler une fondation, mais quelque chose qui reste en dépendance de Laval, pour le moment.

Très vite les gens sont venus prier avec nous. Ils sont venus chercher un peu de recul, de recueillement, de prière monastique. L'implantation a pris une importance que nous n'avions pas prévue dès le départ. Nous pensions faire un petit lieu de prière, silencieux, un peu effacé. Puis les gens sont venus nous voir et cela a pris de l'extension progressivement.

PNR : Quand le Jassonneix a débuté, vous étiez à l'époque l'abbesse de Laval. Quelle impression gardez-vous de cette première journée quand vous avez découvert ici le lieu pour la première fois ?

MV : Eh bien, le site est quand même très très beau. Le calme est très grand. J'avais l'impression que c'était un lieu idéal pour faire une petite communauté monastique. J'ai eu l'impression qu'une petite implantation pouvait démarrer dans cette région qui n'avait rien.

PNR : Quelle est finalement pour vous, après des années d'abbatit, de vie ici en Corrèze, la grâce monastique ? Comment définiriez-vous la vie monastique ? Une jeune fille arrive ici et dit : « Mais, ma mère, expliquez-moi ce que c'est qu'être moniale ou moine aujourd'hui ? »

MV : Vous savez, il y a bien des articles et des ouvrages qui expliquent la vie monastique. Mais il y a quelque chose d'incommunicable qui fait que l'on voit des gens heureux de vivre une relation personnelle avec le Christ dans une communauté fraternelle. C'est vraiment quelque chose de déterminant.

PNR : Mère Véronique, votre abbatit, votre formation de jeune fille pendant la guerre, comme Secrétaire générale de la JAC dans les années 45 à 50 vous préparaient à cette implantation monastique ?

MV : Je ne saurais pas dire. Pendant la guerre, je n'ai pas pu faire grand-chose d'autre que de l'action catholique sur place, je suis du Pas-de-Calais. Aussitôt après la guerre, en 45, je suis allée à Paris. C'était

une époque de ferveur, après les années sombres. Nous sentions très fortement, dans l'Église, un réveil, un besoin de renouveau et de recherche du sens de la vie humaine et de la vie chrétienne. J'ai eu l'occasion de rencontrer beaucoup de personnes qui ont marqué notre temps. J'ai participé, par exemple, aux semaines sociales, aux semaines des intellectuels catholiques. J'ai eu alors l'occasion de rencontrer beaucoup Joseph Folliet avec qui j'ai fait du journalisme. Puis, j'ai écouté bien des fois Romano Guardini, le père de Lubac, le père Congar, tous ces hommes éminents. J'ai rencontré et je suis allée plusieurs fois faire des séjours chez Patrice de la Tour du Pin dans le Loiret.

C'était vraiment une période où tout un monde chrétien cherchait à renouveler la vie chrétienne et la vie fraternelle après ces années sombres de la guerre. Alors, j'ai beaucoup bénéficié de cette période et de ces contacts.

J'ai donc travaillé dans l'action catholique et je ne perdais pas mon idée d'entrer à la Trappe. Seulement, je me demandais si ce n'était pas quelquefois une dérobade par rapport à tout ce travail d'Église où j'avais été engagée. J'en ai parlé un jour au père François Varillon que je connaissais, que j'avais rencontré. Alors, il m'a répondu : « Oui, bien sûr, si vous entrez à la Trappe vous ne faites plus le même travail social, etc., que vous faisiez jusqu'ici, mais une chose aussi importante pour le royaume de Dieu, vous indiquez le terme. »

Dans l'Église, c'est très important que la vie monastique soit là pour indiquer le terme du cheminement de l'Église vers le royaume de Dieu, vers le retour du Christ. Le père Varillon m'a beaucoup aidée à perdre mes scrupules.

PNR : Quand vous entrez à la Trappe, après cette expérience humaine très forte, ne perçoit-on pas un décalage entre les deux ?

MV : Oui et non... C'est-à-dire que, humainement parlant, il y avait beaucoup de choses qui étaient déroutantes, un peu archaïques... Mais vous savez, il y avait une telle ferveur à ce moment-là que nous étions

capables d'avalier n'importe quoi et de faire n'importe quoi pour trouver cette vie de relation avec le Christ qui était la seule chose importante que nous désirions. Et puis, la Trappe représentait pour moi huit siècles d'expérience de vie avec Dieu et de sainteté, si bien que je faisais confiance à cette grande Tradition qui m'apparaissait merveilleuse et je n'ai pas été déroutée dans ce sens-là. Je me disais, comme Aragon dans son poème : « et si c'était à refaire, je referais ce chemin ».

PNR : Vous adoptez la Trappe par quel biais ? Par Rancé ?

MV : Oh non ! Par saint Bernard, beaucoup plus que par Rancé que j'ai découvert beaucoup plus tard. J'ai passé mes premières années à la Trappe à lire la Bible et saint Bernard et j'ai été émerveillée. Ensuite, j'ai voulu lire tous les Pères de l'Église que j'aime beaucoup, enfin les Cappadociens, saint Augustin etc. La patristique me marque énormément. Comme disait le père de Lubac un jour, il y avait sans doute à faire une évolution dans notre façon de vivre à la Trappe, mais il faut être fortement ancré dans la Tradition pour se donner le droit d'innover et d'aménager. Je le sentais très très fort. Il fallait s'ancrer, non dans une petite tradition, mais dans la grande Tradition spirituelle.

PNR : Vous avez évoqué la figure de saint Bernard et de la Bible, qu'est-ce qui est, pour vous, le plus important dans l'œuvre de saint Bernard ?

MV : Écoutez, je dirais presque que c'est sa façon de vivre avec la Bible. Son discours, ses conférences, tout est pétri de Bible. On sent qu'il la vit. Les passages de la Bible lui sortent spontanément. Sa mémoire en est pleine, mais surtout sa vie personnelle en est pleine. Un petit peu comme on chante dans une hymne aujourd'hui, « dans la Parole nous entendons sa voix » ; je crois que c'est ça saint Bernard. Pour lui, la Parole de Dieu est vivante et il nous apprend à en faire autant.

PNR : La méditation de l'Écriture, c'est quelque chose d'essentiel dans la vie du moine et de la moniale ?

MV : Oh oui ! Oui, la méditation de l'Écriture et des Pères mais aussi la liturgie. La liturgie nous donne un contact avec l'Écriture d'une façon tout à fait merveilleuse. Ce qui est proclamé dans la liturgie est différent de ce qui est médité dans la lecture personnelle, mais la complète. L'un appuie l'autre, si vous voulez.

PNR : Pourtant la liturgie, ici au Jassonneix, est une liturgie très sobre.

MV : Justement.

PNR : Elle est très sobre...

MV : Oui, mais nous chantons l'office sept fois par jour et ces psaumes qui reviennent sont des textes vivants comme ces lectures de l'Écriture... C'est sobre, justement il n'y a pas de fioritures qui nous dispersent et qui nous distraient. Nous allons tout droit à l'essentiel. C'est caractéristique des Cisterciens. La simplicité pour aller à l'essentiel. Comme l'architecture cistercienne, elle est très dépouillée, elle est sobre, elle est merveilleuse de ligne, de volume, et justement c'est un reflet, un peu, de la façon dont les Cisterciens priaient.

P NR : Mère Véronique, vous avez dit que vous aviez croisé, avant d'entrer à la Trappe, des personnes qui ont compté dans la vie de l'Église. Vous avez évoqué la figure de Patrice de la Tour du Pin. Vous venez de parler de liturgie. Vous avez donc chanté Patrice de la Tour du Pin ?

MV : Oui. Nous chantons encore d'ailleurs une hymne de Patrice. Je suis allée plusieurs fois chez lui au Bignon dans le Loiret. J'ai été très frappée de son intériorité, c'était un homme merveilleux.

PNR : On a dit de lui que c'était un moine laïc...

MV : Peut-être... En tout cas, il a été sollicité après le Concile pour refaire des textes liturgiques en français. Il a de très belles choses !

PNR : L'expression renouvelée de la foi se voit-elle dans la liturgie, dans la Bible, dans la théologie ? Est-ce quelque chose qui a son importance dans la vie monastique ?

MV : Certainement. La liturgie n'est pas quelque chose de figé une fois pour toutes, ni la façon de vivre. Comme je vous le disais, il suffit de suivre une Tradition forte pour trouver ensuite spontanément les attitudes, les gestes, le renouveau qui est à faire.

PNR : Quand on est abbesse d'une grande abbaye comme celle de Laval, que la réforme de Vatican II est à mettre en place ?

MV : Oui, justement, comme j'ai été élue abbesse en 65, un peu avant la fin du Concile, les grandes orientations étaient à prendre.

Une des premières, c'était celle-ci : une partie des sœurs n'avait pas fait de latin, ni de musique et ne pouvait pas participer à l'office choral. Alors, il a fallu assez vite prendre des textes en français, psalmodier en français pour que tout le monde puisse participer à l'office. Ainsi pouvait se faire une unification beaucoup plus forte de la communauté. Il y avait beaucoup de choses comme celle-là. Il y avait, par exemple, une clôture matérielle un peu vétuste et ridicule, que nous supportions... Nous avons bien préparé les esprits et le jour même où nous avons appris que nous pouvions supprimer les grilles des parloirs, etc., le soir même il n'y en avait plus. La communauté de Laval était tellement d'accord ! Avant, nous avons réfléchi sur le sens de la clôture qui n'est pas une séparation matérielle ridicule, mais un sens de la solitude pour la prière.

PNR : À regarder votre vie et votre vie ici au Jassonneix, on se doute que cette réforme de Vatican II a été plus qu'une simple réforme, j'allais dire, de grilles ou de langue, qu'elle a aussi bouleversé la vie et les sœurs ?

MV : Oui, pour beaucoup d'autres raisons. Par exemple, nous avons insisté sur la formation, même intellectuelle, des jeunes. Nous avons aussi donné des conditions de vie un peu plus faciles, parce qu'il y avait quand même beaucoup de choses un peu dures : le froid, le manque de sommeil, les grands jeûnes, etc. Il y avait même le manque d'hygiène.

Eh bien, nous avons amélioré beaucoup de choses pour que ce soit très humain. Nous vivions jusque-là la vieille Trappe, sans avoir osé bouger quoi que ce soit.

Puis, tout d'un coup, avec le concile Vatican II, cela nous a permis de réfléchir sur ce qui était important, sur ce qui l'était moins, sur ce qui était adaptable à la situation actuelle.

PNR : Est-ce que le Concile a permis pour la communauté, pour les sœurs, de revenir finalement à cette simplicité de l'existence dont vous parliez tout à l'heure ?

MV : Ah oui, certainement. Nous avons désencombré beaucoup de petites choses de réglementation un peu surannée.

PNR : Les grilles tombent, c'est une replongée à l'origine de la vie monastique, mais aussi un lieu de création. Je repense à un jeune séminariste qui découvre un jour, comme ça par hasard, dans un catalogue de Brepols, un colloque de Laval : Personnalisme et vie communautaire. Laval va devenir un lieu de recherche très fort sur la vie monastique. Comment cela s'est-il passé ?

MV : Eh bien, avec Mère Monique, qui était maîtresse des novices, nous avons organisé des séminaires pour la formation des maîtresses des novices, à Laval, et ce fut l'occasion de beaucoup de rencontres.

Sr Monique : C'est-à-dire, l'adjoint de l'abbé général de l'époque, visitait toutes les communautés pour voir quels étaient les besoins au moment du Concile. Il m'avait demandé ce que je souhaitais. Je lui ai dit : « Je suis maîtresse des novices mais je n'ai aucune formation et je pense que toutes les autres sont comme moi. »

« Nous allons faire quelque chose » m'a-t-il dit. C'était un Américain, dom John Eudes Bamberger.

Alors, avec dom Hervé, de Timadeuc, nous avons invité des conférenciers. Les maîtresses des novices sont venues de toute la francophonie

et même au-delà. Nous en avons tiré un petit volume. Tout le monde était tellement content que nous avons recommencé tous les 2 ans, pendant une dizaine d'années.

PNR : Les intervenants étaient très ouverts, c'est ce qui frappe aussi. Il y a des intervenants du milieu monastique mais pas simplement que du milieu monastique ?

Sr Monique : Non. Avec dom Hervé, père Maur Standart de Scourmont et une autre moniale, nous avons choisi des intervenants avec beaucoup de soin, de façon qu'il y ait de larges points de vue. Puis, nous avons organisé des trimestres de formation, dans différents monastères, pour nos jeunes, avec un thème, des sujets patristiques, bibliques ou liturgiques...

PNR : Mère Véronique, quelle intuition vous a poussée à permettre cela ?

MV : Et bien, j'ai toujours été intéressée par la formation des jeunes. Je trouvais que la vie est longue maintenant et il faut pouvoir occuper l'esprit dans de bonnes conditions. Il faut absolument qu'il y ait une bonne formation au départ pour pouvoir toute sa vie progresser dans le sens d'une découverte de la Bible, des Pères, de la vie de l'Église et en même temps être aussi en lien avec l'ensemble de l'Église, ne pas être séparés de façon trop radicale. Il faut pouvoir suivre. Je pense qu'il est important de pouvoir former les gens.

Sr Monique : Je me permets de rappeler qu'avant d'être abbesse, mère Véronique a été cellérier.

Nous sommes arrivées dans une communauté qui vivait encore sur des principes d'autrefois. Le travail n'était pas très bien organisé, ni très rentable. Mère Véronique, d'emblée, a transformé la fromagerie et perfectionné l'instrument de travail. La communauté avait des dettes. En six mois, elle a relevé l'économie. C'est pour dire que les Pères de l'Église, la liturgie, tout cela est ancré dans le concret. Il y avait un vrai travail, un

vrai gagne-pain. Parce qu'elle avait aussi compris qu'il fallait du temps pour lire.

PNR : Oui, il y a là quelque chose de très intéressant : à la fois un ancrage dans la réalité la plus profonde, il faut vivre, donc vous refaites la fromagerie, vous relevez l'économie et à la fois vous refaites la bibliothèque, vous achetez de nouveaux livres ?

Mère Véronique : Absolument. Il faut gagner sa vie et il faut aussi du temps pour lire et étudier. Il faut les deux. Il faut un soubassement humain valable. En même temps qu'aménager la fromagerie, nous avons aussi refait la bibliothèque en achetant des quantités de livres, toutes les Sources chrétiennes...

PNR : Alors, un autre aspect de votre abbatiat. Pendant 23 ans, vous commentez chaque jour la règle de saint Benoît ?

MV : Oui, tous les jours.

PNR : On ne s'épuise pas ?

MV : Non. C'est la vie qui conduit. C'est la liturgie, c'est la *lectio divina* qui se renouvellent et qui passent dans une expression d'enseignement. Au fond, ce n'est pas tellement un enseignement mais une méditation ensemble.

PNR : Mère Véronique, vous arrivez dans les années 80 en Corrèze, vous découvrez le Jassonneix. Ici va commencer une aventure qui dure depuis 20 ans. Pour vous, est-ce une réinterprétation pour aujourd'hui de la tradition monastique ?

MV : C'est traditionnel et pas nouveau. Mais, en même temps, le contexte fait que c'est un peu exceptionnel, il y a une insertion dans le voisinage. Parce que nous sommes une petite communauté, très proche des gens, avec une économie tout à fait simple de cueillette, de travail manuel. Dans ce sens-là c'est tout à fait traditionnel. J'ai l'impression

que nos Pères, quand ils commençaient une fondation, avaient quelque chose d'analogue.

PNR : Mère Véronique, vous êtes justement à ce magasin, pas simplement pour vendre de la confiture, mais on a l'impression que c'est un poste d'écoute ici ?

MV : Ah oui, absolument. Les gens viennent, ils ont besoin d'un contact avec des personnes qui vivent autre chose que leurs soucis quotidiens. Ils posent des tas de questions, pas seulement sur la vie monastique, mais sur la vie chrétienne tout simplement. L'autre jour, j'avais un monsieur d'une quarantaine d'années peut-être. Il attendait que tout le monde soit parti pour me dire : « Ma sœur, je voudrais vous dire quelque chose, comment fait-on pour avoir la foi ? »

Les gens posent des questions aussi fondamentales. Puis, ils racontent tous les problèmes de la vie, tous les soucis et toute la souffrance humaine. Nous sentons bien que nous sommes en lien avec beaucoup de familles. Nous écoutons beaucoup. Mais c'est vrai que les gens n'ont pas beaucoup d'occasions de trouver des personnes qui écoutent. Alors, le prétexte d'acheter un pot de confiture est quelque fois l'occasion d'une discussion, d'un échange pendant une heure.

PNR : Le Jassonneix, c'est aussi un lieu d'Église, de l'Église diocésaine ou des Églises diocésaines, mère Véronique ?

MV : Oh oui. L'autre jour, j'ai reçu une petite fille de 8-9 ans, qui est venue avec ses parents et je l'entends dire à sa maman : « Est-ce que je peux poser ma question à la sœur ? » Sa maman dit : « Oui, vas-y ».

Alors, elle vient me trouver et me dit : « Ma sœur, qui c'est Dieu ? Dis-moi qui c'est Dieu ? » C'est impressionnant ! Nous sentons bien que nous représentons, pour beaucoup de gens, quelque chose qui peut donner une réponse aux questions fondamentales qu'ils se posent, même les enfants.

PNR : Est-ce que vous seriez d'accord pour dire à ce moment-là que la communauté est là comme un signe de la présence et de la tendresse de l'amour de Dieu ?

MV : Elle ne demande que cela, d'être signe de la tendresse de l'amour de Dieu, de la confiance surtout, de l'espérance. Je crois que ce qui manque beaucoup à toutes ces jeunes générations, c'est l'espérance. Elles n'attendent plus rien. Alors le fait que nous attendons que le Christ revienne, que le Christ conduise l'histoire humaine, pour eux c'est important de rencontrer cela, vous voyez.

PNR : C'est un lieu de convergence de la vie diocésaine, selon vous mère Véronique, ici ?

MV : Je ne saurais pas dire si c'est un lieu de convergence, mais c'est un lieu d'accueil. Il y a beaucoup d'autres choses dans la vie diocésaine. Nous représentons une petite chose par rapport à tout ce qui se vit dans le diocèse, mais c'est un lieu d'accueil.

PNR : Construire et vivre la vie monastique ici, ça s'est fait par le travail, ça s'est fait par la louange, ça s'est aussi vécu peut-être parfois dans la difficulté. Et ces années de difficulté, est-ce qu'elles ont transfiguré quelque chose ici ?

MV : Je pense que toute vie humaine, mais aussi toute vie de communauté, a des moments plus difficiles. Nous avons vécu aussi des années plus difficiles. Mais nous n'avons jamais lâché notre confiance et notre espérance. Nous avons traversé et je pense que ça nous a enracinées encore davantage dans notre vie monastique et dans ce diocèse dont nous faisons partie maintenant, qui nous a adoptées et que nous avons adopté. Nous faisons confiance. Les difficultés, même si elles étaient assez importantes, n'ont jamais mis en question ni notre présence ici, ni notre confiance en l'avenir.

PNR : Dans toute vie humaine, il y a une part de combat. Vous pourriez dire un mot sur ce combat ? Parce que c'est peut-être là où c'est difficile

pour des jeunes d'aujourd'hui de savoir que finalement, si nous croyons que le ciel est habité par le Dieu de tendresse, tout ne va pas tomber du ciel comme ça.

MV : Je pense que, comme pour toute vie monastique, c'est un appel de Dieu mais aussi une réponse. Une vocation, si vous voulez, c'est les deux ensemble. Dieu nous laisse libre et il nous confie quelque chose qu'il faut – bien sûr nous nous appuyons uniquement sur lui –, mais qu'il faut construire avec lui. Je pense que c'est là le combat. Cette œuvre que Dieu nous confie, il faut la mener et en même temps dépendre de lui et rester suspendue à lui constamment. Cela demande un réel effort, c'est le combat.

PNR : La vie monastique, ce n'est pas un long fleuve tranquille ?

MV : Ah ! Un fleuve quelque fois tumultueux !!! Il y a, comme dans toute vie humaine, des moments où nous avons l'impression d'un passage à vide. C'est une impression bien sûr, où il faut reprendre en main sa propre existence donnée au Seigneur et puis dire : mais je le veux ainsi, avec la grâce de Dieu. Il y a des moments où nous avons un peu de vertige devant la solitude, devant... C'est vrai, nous n'avons pas fondé de foyer, il y a une part de solitude dans la vie monastique. Alors là, il faut aussi la prendre à bras-le-corps et puis la vivre avec le Seigneur.

PNR : Mère Véronique, quand vous êtes entrée au monastère, vous avez découvert des gens qui ont compté dans la théologie du moment, par exemple le père de Lubac. Qu'est-ce que vous pourriez nous dire sur le père de Lubac ?

MV : C'est-à-dire, je ne l'ai pas rencontré personnellement, je l'ai écouté faire des conférences. Je n'ai jamais eu un contact personnel avec lui.

PNR : Son œuvre vous a marquée ?

MV : Son œuvre m'a énormément marquée parce qu'il représente toute la Tradition de l'Église, ce qui donne une confiance sans limite. J'ai

lu toute son exégèse médiévale, en traduisant même le latin parce qu'il n'a rien traduit. Cela m'a ancrée dans la Tradition de l'Église, dans la confiance dans la vie de l'Église et dans l'avenir même de l'Église. Le père de Lubac a été pour moi une lumière.

P NR : Le père Congar ?

MV : Quand je suis entrée, j'avais apporté « Vraie et fausse réforme dans l'Église » ; son livre qui a été ensuite un peu retiré du commerce. Ma mère maîtresse à ce moment là, qui était une femme remarquable, disait : « Vous avez ce livre, on le discute, il faut faire attention ! » Mais c'était un livre remarquable qui, après, a été très apprécié. Vous voyez, nous étions déjà en lien avec tous ces gens qui réfléchissaient sur l'avenir de l'Église. ■



- Photo : x -
Avec nos remerciements